

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°53 – octobre-novembre 2014

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

FRIEDRICH SCHLEGEL



Le jeune Frédéric Schlegel, dessin de Caroline Rebberg

Lettre à Novalis**Du 7 avril 1797**

En janvier 1792, Friedrich Schlegel écrivait à son frère August Wilhelm : *Le destin m'a mis entre les mains un jeune homme dont on peut tout attendre. – Il m'a beaucoup plu et je lui ai fait bon accueil ; il m'a donc bientôt ouvert le sanctuaire de son cœur. J'y ai ma place à présent et je cherche. C'est encore un homme très jeune – bien fait et élancé, au visage très fin, avec des yeux noirs d'une expression magnifique quand il parle de quelque chose de beau avec feu – un feu indescriptible – il parle trois fois plus que nous et trois fois plus vite – l'intelligence et la réceptivité les plus vives. L'étude de la philosophie lui a donné une prodigieuse facilité pour*

former de belles pensées philosophiques – il ne va pas au vrai, mais au beau – ses écrivains favoris sont Platon et Hemsterhuys – l'un des premiers soirs, il m'a exposé ses opinions avec un feu sauvage – il n'y a rien de mauvais dans le monde – et tout se rapproche d'un nouvel âge d'or. Je n'avais jamais vu à ce point la gaieté de la jeunesse. Son sentiment a une certaine pureté qui a son origine dans l'âme et non pas dans l'inexpérience... Il s'appelle von Hardenberg.

A cette époque, Novalis étudiait le droit à Leipzig, comme Schlegel, il lui arrivait comme à celui-ci de se trouver *en charmante compagnie... et une vive passion pour une jeune fille, l'actuelle Madame Jourdan de Berlin, me fit tout à coup prendre un moyen terme, à savoir, l'état militaire.* Ce qui eut pour conséquence un différend avec son père, et il dut renoncer à son projet militaire. La plus ancienne qui nous soit parvenue des lettres de Friedrich Schlegel à Novalis concerne justement cette situation. En même temps, elle fait allusion à l'idée d'une séparation qui se faisait jour au début de 1793, idée qui toutefois, fut bientôt abandonnée.

Cher Hardenberg,

Combien je désirerais être auprès de toi en ce moment si grand pour toi et si dangereux, où tant de choses vont se décider. Je crois que tu as tout à fait tort d'appeler ton état, santé. – (Accès d'irritation, fuite échevelée des idées n'en sont certes pas les symptômes). – Maintenant que tu viens à peine d'entrer dans l'arène, tu dois te ressaisir, tu as besoin de toute ta réflexion, de tout ton courage, pour parvenir au but, je ne voudrais pas que, insouciant et sûr de toi, tu croies l'avoir déjà atteint. Cette illusion et ton dédain pour ton moi précédent trahissent l'amour que tu me portes et dont j'espère tant. Il est vrai qu'il t'a déjà fait souffrir, mais j'espère que tu souffriras plus encore. Car j'ai toujours pensé que de si riches dispositions ne sauraient avoir la gaieté d'un papillon. N'est-ce pas ? Tu te sens soudain inconcevablement riche, et même fort ? – La cause en est que nous possédons, pour ainsi dire, seulement un morceau de notre moi le plus profond ; seul un choc puissant peut livrer au jour nos forces cachées. – Mais je te le dis, quand on a laissé échapper le printemps de l'enthousiasme, elles retombent dans la nuit et il ne reste rien qu'un vide épouvantable.

J'espère que les adieux que tu me fais ne sont pas sérieux, que c'est seulement un accès de sophiste. Maintenant que nos relations ont toute leur valeur, un éloignement, et rien de plus, devrait nous séparer ? – Ce que j'aurais pu être pour toi, je puis l'être encore, où et de quelque façon que tu vives ; et tu dois aussi pouvoir l'être pour moi. Je serais obligé de croire que tu ne le voulais pas. Ingrat ; « n'es-tu pas dans ma vie ? » Ne sais-tu pas que j'ai besoin de toi ? J'avais beaucoup compté sur toi ; j'ai résolu de vivre ; mais pour le pouvoir, j'ai besoin d'amis.

Si je t'ai réellement offert mon amitié, je t'en prie, j'exige à présent la tienne.
Schlegel

Jusqu'à environ fin avril, mon adresse est Dresde. Secrétaire aulique Ernst. Ensuite, Leipzig, Grimmaische Gasse, Pharmacie du Lion, troisième étage. Je ne pourrai répondre en détail qu'à ta prochaine lettre. — Tu n'aurais pas dû faire de commentaires sur le passé.¹

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

HYMNES À LA NUIT

EXTRAITS.

Traduction de Maurice Pujo

I

... Loin de la lumière...

Je me tourne vers toi, ô sainte, ineffable, mystérieuse Nuit. Le monde gît au loin plongé dans une fosse profonde ; sa place est déserte et désolée. Une profonde tristesse s'exhale de ma poitrine. Je veux descendre dans la rosée et me mêler à la cendre. Les souvenirs lointains, les désirs de la jeunesse, les rêves de l'enfance, les courtes joies de toute la longue vie et les espérances vaines viennent en habits gris comme la brume du soir au coucher du soleil. Dans d'autres lieux la lumière faisait ouvrir des tentes joyeuses. Ne devait-elle jamais revenir à ses enfants qui l'attendent avec l'innocence de leur confiance ?

Qu'est-ce qui sourd du cœur tout à coup si plein de pressentiments et absorbe la molle atmosphère de tristesse ? As-tu aussi un plaisir à nous offrir, sombre Nuit ? Que tiens-tu sous ton manteau qui, quoique invisible à mes yeux, me va si puissamment à l'âme ? Un baume délicieux coule de ta main, d'une botte de pavots. Tu soutiens au ciel les ailes trop lourdes de l'âme. Nous nous

¹ Lettre du 7 avril 1797, première lettre connue à Novalis, citée dans *Poètes du romantisme allemand*, catalogue de l'exposition du Goethe-Institut de Paris, du 28 octobre au 15 décembre 1976.

sentons vaguement et ineffablement émus..... Combien pauvre et enfantine me paraît maintenant la Lumière ! Combien agréable et béni l'adieu du jour ! – Et voilà pourquoi, parce que la Nuit détourne tes serviteurs, tu allumes dans l'immensité de l'espace, les sphères brillantes pour proclamer ta toute-puissance et ton retour, pendant le temps de ton absence.

Plus célestes que ces étoiles étincelantes sont pour nous les yeux sans fond que la Nuit fixe sur nous. Ils voient plus loin que les plus brillantes de cette innombrable armée ; sans le secours de la Lumière, ils pénètrent les profondeurs d'un cœur aimant... Gloire à la reine de l'univers, à la grande révélatrice de mondes sacrés, à la protectrice de l'amour heureux ! C'est elle qui t'envoie vers moi, tendre Bien-aimée, aimable soleil de la Nuit. Brûle mon corps avec le feu des Esprits, pour que dans l'air je puisse m'unir plus intimement à toi, et puis que la Nuit de noces se prolonge éternellement.

III

Un jour je versais des larmes amères ; dans la douleur s'écoulait mon espérance brisée, et je me tenais solitaire sur une colline désolée, qui, lieu étroit et sombre, renfermait la vision de ma vie ; solitaire comme personne n'a jamais été solitaire, saisi d'une indicible angoisse, sans force, avec la seule pensée de ma misère, – comme je regardais de tous côtés pour chercher du secours, sans pouvoir avancer ni reculer, je m'attachai à la vie écoulée, à la vie éteinte avec une ardeur infinie. – Alors vint des lointains bleus, des hauteurs de mon ancien bonheur une vision du crépuscule, et tout à coup le lien de la naissance remplaça les chaînes de la lumière. C'est là que je m'enfuis avec elle loin de la magnificence terrestre, et nous mêlâmes nos tristesses dans un nouveau, dans un impénétrable monde. Toi, souffle de la Nuit, apaisement du ciel, tu descendis sur moi. Le pays s'élevait ; au-dessus du pays planait mon esprit délivré et nouveau-né. La colline se changea en un nuage de poussière ; à travers le nuage je vis les traits radieux de la Bien-aimée. Dans ses yeux reposait l'éternité ; je prenais ses mains et les larmes formaient entre nous un étincelant, un indestructible lien.

Les milliers d'années disparaissaient dans le lointain comme des orages. A son cou je pleurais des larmes de ravissement pour la nouvelle vie. – Ce fut, le premier, le seul rêve, et depuis ce premier je garde éternellement une foi inaltérable au ciel de la Nuit et à sa lumière, la Bien-aimée.

IV

Maintenant je sais quand luira le dernier matin : lorsque la Lumière ne chassera plus la Nuit et l'Amour, lorsque le Sommeil éternel et le même et inépuisable Rêve régneront. Je ressens en moi-même une céleste lassitude. Long et fatigant était pour moi le pèlerinage au saint tombeau, pesante la croix. La vague cristalline, qui, imperceptible aux sens grossiers, sourd au sein obscur du tertre, au pied duquel se brise le flot terrestre, celui qui l'a goûtée, celui qui s'est élevé au-dessus de la montagne-frontière du monde, et a regardé au-delà dans le nouveau pays, dans le séjour de la Nuit, celui-là en vérité ne tourne pas à l'agitation du monde, dans le pays où la Lumière habite dans un trouble éternel.

Au dessus il se bâtit des chaumières, des chaumières de paix ; il désire et aime, il regarde au-delà ; jusqu'à la source même où l'attire le comble du bonheur. Les choses de la terre surnagent ; elles auront survécu aux assauts ; mais ce qui formait la sainteté de l'union d'amour s'écoule et se dissipe par des chemins mystérieux dans le pays d'au-delà, où il se mêle, ainsi que des parfums, aux amours éteintes. Tu viens réveiller encore, vive Lumière, l'homme fatigué pour le travail, tu m'invites à une vie joyeuse ; mais tu ne m'arracheras pas au monument moussu du souvenir. Volontiers je veux agiter des mains occupées, et regarder partout où tu m'appelles ; célébrer toute la pompe de ton éclat : parcourir sans me lasser le bel enchaînement de ton œuvre ingénieuse ; volontiers contempler la marche intelligente de ton puissant et lumineux cadran, approfondir l'harmonie des forces et les lois du jeu merveilleux des innombrables espaces et de leurs temps. Mais mon cœur reste secrètement fidèle à la Nuit, et à l'amour créateur, qui est né d'elle. Peux-tu me montrer un cœur éternellement fidèle ? Ton soleil a-t-il des yeux amis qui me reconnaissent ? Tes étoiles prennent-elles la main que je leur tends ? M'accordent-elles en retour leurs tendres étreintes et leurs paroles de consolation ? Les as-tu parées de couleurs et de traits légers ? Ou bien était-ce Elle qui donnait à ta parure une plus haute, une plus chère expression ? Quelle volupté, quel plaisir offre ta vie, qui surpassent les ravissements de la Mort ?

(Traduit de l'Allemand pour la première fois.)²

² Maurice Pujot semble ignorer la première traduction des *Hymnes à la Nuit* de Novalis, réalisée par Xavier Marmier en 1833, et publiée la même année dans la *Revue germanique*.

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

Frédéric de Hardenberg, plus connu en Littérature sous le pseudonyme de « Novalis », naquit le 2 mai 1772, dans une maison de campagne de sa famille, sise dans le Comté de Mansfeld, en Saxe. Son père, qui avait été militaire dans sa jeunesse, et qui gardait encore un goût pour cette profession, était à cette époque Directeur des Salines de Saxe, office auquel s'attachaient certain crédit et certaine dignité considérables. « C'était, dit Tieck, un homme vigoureux, infatigablement actif, d'un caractère ouvert, résolu, un véritable Allemand. Ses sentiments religieux en firent un membre de la Communauté des Frères Moraves ; mais son naturel resta toujours gai, franc, bourru et sans façon. » La mère aussi était d'un mérite distingué ; « un modèle de piété noble et de douceur chrétienne » ; vertu que sa vie lui donna depuis mainte occasion d'exercer.



Bernhardine v. Hardenberg

Sur le jeune Frédéric, que nous continuerons d'appeler Novalis, les qualités de ses parents doivent avoir exercé une influence plus qu'ordinaire ; car il fut élevé d'une manière très retirée, à peu près sans autres compagnons qu'une sœur d'un an plus âgée et deux frères cadets. Une disposition religieuse prononcée semble avoir été commune, sous maintes formes bienfaisantes, à toute la famille : en Novalis surtout elle fut toujours

le principe directeur dans la vie ; se manifesta non moins dans ses spéculations scientifiques que dans ses sentiments et dans sa conduite. On dit que, dans son enfance, il se fit surtout remarquer par l'entière, enthousiaste affection avec laquelle il aimait sa mère ; et par une certaine humeur silencieuse, solitaire, telle qu'il ne prenait pas de plaisir aux jeux de garçons et évitait plutôt la société des autres enfants. Tieck mentionne que, jusqu'à sa neuvième année, on ne remarqua en lui aucune vivacité d'intelligence ; mais à cette époque, chose assez étrange, certaine violente maladie biliaire, qui l'avait presque annihilé, sembla éveiller ses facultés à une vie propre, et il devint l'écolier ayant le plus de facilité et d'empressement dans toutes les branches de ses études.

Dans sa dix-huitième année, après quelques mois de préparation dans quelque Gymnasium [à Eisleben], seule instruction qu'il semble avoir reçue dans une école publique, il se rendit à Iéna et y resta trois ans³. Après quoi il passa un laps de temps à l'Université de Leipzig, et un autre, « pour compléter ses études », à celle de Wittenberg. C'est, semble-t-il, à Iéna qu'il fit la connaissance de Friedrich Schlegel ; là aussi, supposons-nous, qu'il étudia sous Fichte. Il conçut pour ces deux hommes une admiration et une affection grandes ; et l'un et l'autre exercèrent, c'est certain, « une grande et durable influence sur toute sa vie ». Fichte, particulièrement, dont la haute éloquence et le pur et calme enthousiasme le rendaient, a-t-on dit, irrésistible comme enseigneur [sic]⁴, avait complètement gagné Novalis à ses doctrines ; et, en effet, la *Wissenschaftslehre*, « qu'il étudia », nous dit ce dernier, « avec un zèle infatigable », paraît avoir été le fondement de toutes ses futures spéculations en Philosophie. Outre les recherches métaphysiques, et l'acquit d'usage en littérature classique, Novalis semble « s'être attaché avec ardeur aux Sciences Physiques, et aux Mathématiques, leur base » : de bonne heure, il avait beaucoup lu l'Histoire, « avec une ardeur extraordinaire » ; les Poèmes avaient été de longue date « les délices de ses loisirs » ; particulièrement cette espèce dénommée *Mährchen* [sic] (Contes traditionnels), qui eut jusqu'à la fin sa prédilection ; et cela avait été aussi, presque dès l'enfance, son amusement préféré de lire de telles compositions, et même d'en réciter, de sa propre invention. Il a laissé un remarquable morceau de cette espèce, inséré dans *Heinrich von Ofterdingen*, sa principale œuvre littéraire.

³ [En réalité, une seule année : du 23 octobre 1790 au 24 octobre 1791].

⁴ Schelling, avons-nous appris, rend compte, de la façon suivante, de Fichte et de sa *Wissenschaftslehre* (*Doctrine de la Science*) : « la Philosophie de Fichte était comme l'éclair ; elle n'apparaissait qu'un instant, mais elle allumait un feu qui devait brûler toujours. » [Note de Carlyle].

Mais le temps était venu, où l'étude devait être subordonnée à l'action, et où il fallait se décider sur ce qu'on appelle une profession. Quand éclata la guerre avec la France, Novalis avait été pris d'un goût violent et tout à fait inattendu pour la vie militaire : cependant, les arguments et les pressantes instances de ses amis finirent par avoir raison de cette lubie ; il semble avoir été décidé qu'il exercerait l'état de son père ; et de la sorte, vers la fin de 1794, il se retira à Arnstadt, en Thuringe, « pour se former aux affaires pratiques sous le *Kreis-Amtmann* Just ». Dans ce *Kreis-Amtmann* (Administrateur du Cercle)⁵, il trouva un sage et bienveillant ami ; il s'appliqua honnêtement à son affaire ; et il se peut qu'il n'ait prévu, dans tous ses calculs sérieux, qu'une vie aussi unie et ordinaire que l'avaient été ses années passées. Une circonstance, et celle-ci aussi d'un genre non extraordinaire, semble, d'après l'opinion de Tieck, avoir modifié la forme entière de son existence.



Sophie v. Kühn (1772-1797)

Ce fut peu de temps après son arrivée à Arnstadt, qu'il fit, dans une maison de campagne du voisinage, la connaissance de Sophie von K. – Le premier regard de cette beauté gracieuse et merveilleusement séduisante fut décisif pour toute sa vie ; nous dirons même que le sentiment, qui maintenant le pénétrait et l'inspirait, fut la substance et l'essence de sa vie tout entière. Parfois, dans la physionomie et le visage d'un enfant, il y a une expression que

⁵ Division territoriale.

sa beauté trop angélique, trop éthérée nous force d'appeler non terrestre, céleste ; et d'ordinaire, à l'aspect de ces purs et presque diaphanes visages, il nous vient une crainte qu'ils ne soient trop tendres et trop délicatement formés pour cette vie ; que ce ne soit la Mort, ou l'Immortalité, qui, du fond de ces yeux lumineux, nous considère si expressivement ; et trop souvent un rapide déclin change en certitude notre triste pressentiment. Encore plus impressionnantes sont de telles créatures, lorsqu'elles ont heureusement dépassé leur premier âge, et qu'elles se présentent à nous épanouies en la première fleur de la virginité. Toutes les personnes qui ont connu la merveilleuse amie de notre ami s'accordent à dire que rien ne peut donner une idée de la grâce et de la céleste harmonie qui accompagnaient la belle-créature, de la beauté qui brillait en elle, de la douceur et de la majesté dont elle était nimbée. Novalis devenait poète toutes les fois qu'il lui arrivait de parler d'elle. Elle avait accompli sa treizième année lorsqu'il la vit pour la première fois : le printemps et l'été de 1795 furent l'époque radieuse de sa vie ; tout le temps que ses occupations lui laissaient, il le passait à Grüningen : et vers la fin de cette même année il obtint des parents de Sophie promesse de leur consentement futur.

Malheureusement, d'ailleurs, ces jours sereins durèrent trop peu. Bientôt après ceci, Sophie tomba dangereusement malade « d'une fièvre, accompagnée de douleurs au côté » ; et son amoureux eut à redouter les pires conséquences. Peu à peu, il est vrai, la fièvre la laissa ; mais non la douleur, « qui, par sa violence, lui gâta encore plus d'une belle heure », et donna lieu à diverses appréhensions, bien que le médecin assurât que cela n'avait pas d'importance. En partie satisfait de ce pronostic favorable, Novalis était allé à Weissenfels, chez ses parents ; et les occupations ne lui manquèrent pas, étant maintenant nommé Auditeur dans le service dont son père était le Directeur : pendant tout l'hiver, les nouvelles de Grüningen furent favorables ; au printemps il fit lui-même visite à la famille, et trouva sa Sophie, selon toute apparence, bien. Mais soudain, en été, ses espérances et ses occupations furent suspendues par la nouvelle qu'« elle était à Iéna, et avait subi une opération chirurgicale ». Son mal consistait en un abcès au foie : elle avait exprimé le désir qu'on ne lui parlât point du danger où elle était avant que le pire fût passé. Le chirurgien d'Iéna faisait espérer une guérison, bien que lente ; mais au bout de peu de temps l'opération dut être recommencée, et l'on pouvait craindre à présent que les forces de la patiente ne fussent par trop épuisées. La jeune fille supporta tout cela avec un courage inaltérable et la plus souriante résignation : sa mère et sa sœur, Novalis, avec ses parents et deux de ses frères, tous suivant avec un intérêt profond l'événement, faisaient tout leur possible pour l'encourager. En décembre, sur son désir, elle revint chez elle ; mais il était évident qu'elle devenait de plus en plus faible. Novalis allait et venait entre

Grüningen et Weissenfels, où il trouvait aussi un logis désolé ; car Érasme, un de ses deux frères, était depuis longtemps malade, et l'on croyait à présent qu'il allait mourir.

Le 17 mars, dit Tieck, était le quinzième anniversaire de sa Sophie ; et le 19, vers midi, elle mourut. Personne n'osait annoncer cette nouvelle à Novalis ; enfin, son frère Charles s'en chargea. Le pauvre jeune homme s'enferma, et après trois jours et trois nuits de pleurs, il partit pour Arnstadt, afin d'être là, avec son véritable ami⁶, près du lieu où maintenant reposaient les restes de ce qui lui était le plus cher. Le 14 avril, son frère Érasme aussi quitta ce monde. Novalis écrivit pour informer de l'événement son frère Charles, qui avait été obligé de faire un voyage en Basse-Saxe : « Aie du courage », dit-il, « Érasme a prévalu ; les fleurs de notre belle guirlande ne tombent ici, une à une, que pour être réunies dans l'Au-delà, avec plus de grâce et pour toujours. »

Parmi les papiers publiés dans ces volumes sont trois lettres, écrites vers ce temps, qui indiquent tristement l'état d'esprit de l'auteur. « Le Soir s'est fait autour de moi », dit-il, « alors que je regardais encore la rougeur du Matin. Mon chagrin est sans bornes comme mon amour. Depuis trois ans, elle a été ma pensée de chaque heure. Elle seule m'attachait à la vie, au pays, à mes occupations. Avec elle j'ai tout quitté ; car c'est à peine désormais si je me sens moi-même. Mais le Soir est venu ; et j'éprouve comme si j'avais à me mettre en voyage de bon matin : aussi voudrais-je bien me reposer et ne voir que des visages amis auprès de moi ; – je voudrais vivre tout-à-fait selon son esprit, être aussi doux et tendre de cœur qu'elle l'était. » Et encore, quelques semaines plus tard : « Je vis de l'ancienne vie disparue, ici, en une silencieuse méditation. J'ai eu vingt-cinq ans hier. Je suis allé à Grüningen, et je me suis tenu près de son tombeau. L'endroit est sympathique ; clos d'une simple balustrade blanche ; il se trouve à part, et haut. Il y a là une place tranquille. Le village, avec ses jardins en fleurs, s'appuie au flanc de la colline ; et çà et là l'œil se perd dans les lointains bleus. Je sais que vous auriez aimé à vous trouver près de moi, à fixer une à une les fleurs, que j'ai reçues en présent d'anniversaire, dans le tertre de son tombeau. Il y a maintenant deux ans, elle me fit un gai présent, un drapeau avec la cocarde nationale. Aujourd'hui, ses parents m'ont donné les menus objets qu'elle avait reçus, joyeusement encore, à son dernier anniversaire. Ami, – c'est toujours le Soir, et bientôt ce sera la Nuit. Si vous partez, pensez à moi, et visitez, quand vous reviendrez, la tranquille demeure, où votre Ami reposera pour toujours, avec les cendres de sa bien-aimée. Adieu ! » – Cependant, un calme singulier lui vint des

⁶ Just, l'administrateur du Cercle.

profondeurs mêmes de son chagrin, il s'éleva une paix, une joie pure comme il n'en avait encore jamais connu.

A cette époque, observe Tieck, Novalis vivait uniquement pour son chagrin : il était naturel, pour lui, de regarder le monde visible et le monde invisible comme un seul monde, et de ne distinguer la Vie de la Mort que par le désir qu'il avait de celle-ci. En même temps aussi, la vie devenait pour lui une vie magnifiée ; et tout son être se perdait comme en la brillante et consciente vision d'une Existence supérieure. La sainteté de la Douleur, l'amour senti au fond du cœur, le pieux désir de la mort, voilà ce qui doit nous expliquer son caractère et toutes ses conceptions : et il semble possible que cette époque, avec ses profonds chagrins, ait mis en lui le germe de la mort, en supposant que ce ne fût point, dans tous les cas, son sort de nous être si tôt ravi.

Il resta plusieurs semaines en Thuringe ; et il revint, apaisé et vraiment purifié, à ses occupations, dont il s'acquitta avec plus de zèle que jamais, bien qu'il se regardât maintenant comme un étranger sur la terre. C'est dans cette période que se placent, quelques-unes au début, beaucoup à la fin, spécialement dans l'automne de cette année, la plupart de ces compositions que nous donnons ici au public, en manière d'extraits et de morceaux choisis, sous le titre de *Fragments* ; de même pour les *Hymnes à la Nuit*.

Tel est l'exposé que notre Biographe fait de cette circonstance, et des conclusions importantes où elle l'a conduit. Nous l'avons reproduit avec tout ce détail, et presque dans les termes mêmes du texte, pour mieux mettre nos lecteurs à même de juger sur quels motifs Tieck appuie son opinion : Que là se trouve la clef de toute l'histoire spirituelle de Novalis, que « le sentiment qui maintenant le pénétrait et l'inspirait peut passer pour avoir été la substance de sa Vie ». Il nous conviendrait mal de contredire un homme si bien qualifié pour juger de tous les sujets, et qui se trouvait dans de si bonnes conditions pour se former un jugement juste sur ceci : cependant nous pouvons dire que, pour nos esprits à nous, tout bien considéré, la certitude de cette hypothèse n'est nullement évidente. Ou plutôt, c'est peut-être à l'expression, au langage trop déterminé et trop exclusif où l'hypothèse est formulée, qu'iraient nos objections ; car, nous ne pouvons faire autrement que de croire, tant la vérité en l'espèce est claire, que Tieck lui-même consentirait à modifier son exposé. Que toute l'existence philosophique et morale d'un homme comme Novalis ait été façonnée et déterminée par la mort d'une jeune fille, presque d'une enfant, que rien, autant qu'on en peut juger, ne distinguait spécialement, sauf sa beauté, laquelle doit avoir été en tout cas très passagère, – ceci semblera sans doute à chacun un singulier enchaînement. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que quelque résultat exactement semblable comme effet moral aurait pu être atteint par bien des moyens différents ; bien plus, que, par un

moyen ou par l'autre, il n'aurait pas manqué d'être atteint. Pour des esprits comme Novalis, le bonheur terrestre n'est, en aucun cas, si doux et si constant qu'il n'enseigne peu à peu la grande doctrine de l'*Entsagen*, du « Renoncement », par qui seul, comme l'a observé un sage bien connu de Herr Tieck⁷, « l'on peut vraiment dire que commence le réel début dans la Vie ». L'expérience, le grand maître d'école, semble avoir enseigné de bonne heure cette doctrine à Novalis, par l'échec de son premier désir passionné ; et là gît la réelle influence de Sophie von K. sur son caractère ; influence, imaginons-nous, que maintes autres choses auraient pu et dû aussi bien exercer ; car c'est moins la sévérité de l'Enseigneur que l'aptitude de l'Élève qui fait la sûreté de la leçon ; et les effets purifiants de l'Espoir frustré, de l'Affection qui en ce monde sera toujours sans asile, ne dépendent pas non plus de la valeur ou de l'amabilité de ses objets, mais de celle du cœur qui la nourrissait et qui peut tirer une douce sagesse d'un si dur désappointement. Nous ne disons pas que Novalis continua d'être comme si cette jeune fille n'eût point existé ; les causes et les effets reliant chaque homme et chaque chose à chaque autre s'étendent d'un bout à l'autre du Temps et de l'Espace ; mais il semble certainement injuste de le représenter comme aussi complètement docile en la main du Hasard ; un simple pipeau sur lequel le Sort pût jouer des airs, et qui rendait une mystique, profonde, presque surnaturelle mélodie, simplement parce qu'une jeune femme était belle et mortelle.

Nous nous sentons d'autant plus fondé dans cette critique au cœur dur et si peu romanesque, en lisant le passage immédiatement suivant du Récit de Tieck. De suite après ces circonstances, Novalis se rend à Freyberg ; et là, en 1798, par conséquent à peine un peu plus ou un peu moins d'un an après la mort de sa première amie, il fait la connaissance, et devient le fiancé, d'une certaine « Julie von Ch [harpentier] » ! A vrai dire, toujours depuis et jusqu'au bout, sa vie paraît avoir été plus que d'habitude gaie et heureuse. Tieck ne sait trop quoi dire de ces fiançailles, qui doivent avoir un air si choquant pour tous les lecteurs de romans : il admet qu'« elles sembleront peut-être singulières à tout le monde en dehors de ses amis intimes » ; il affirme, néanmoins, que « Sophie, comme on peut le voir d'ailleurs par ses écrits, continua d'être le centre de ses pensées ; et même que, disparue, elle était plus haut placée dans son respect que lorsqu'elle était visible et là » ; et se dépêchant de passer outre, presque comme sur un sujet scabreux, il déclare que Novalis éprouvait cependant comme l'impression « que l'amabilité de l'esprit et du caractère pouvait en quelque mesure réparer sa

⁷ [Jacob Bœhme (1575-1624).]

perte » ; et il nous laisse de la sorte à nos réflexions sur la chose. Nous considérons ceci comme jetant un jour sur la critique plus haut faite, et comme mettant de grandes réserves à notre acceptation de la théorie de Tieck. Mais peut-être, après tout, est-ce dans un Roman de la Collection Minerva, ou aux Imaginations d'une tendresse particulière, qu'une telle conduite semblerait très blâmable. La constance, dans son vrai sens, peut être appelée la racine de toute excellence ; spécialement excellente est la constance dans le bien-faire actif, dans l'assistance amicale envers ceux qui nous aiment, et envers ceux qui nous haïssent : mais la constance dans la souffrance passive par contre, en dépit de la haute valeur qu'on lui attribue dans les Bibliothèques Circulantes, est une vertu distinctement inférieure, plutôt un hasard qu'une vertu, et elle est en tous cas d'une extrême rareté en ce monde. Pour Novalis, sa Sophie pouvait encore être comme une présence sainte, triste et inexplicablement douce, faite pour être adorée dans le plus intime sanctuaire de sa mémoire : mais un culte de cette sorte n'est point la seule affaire de l'homme ; aussi ne censurerons-nous pas Novalis de sécher ses pleurs, et de nouveau de regarder avec espoir devant lui sur la terre, qui est encore, comme elle l'était avant, le plus étrange composé de mystère et de lumière, de joie aussi bien que de douleur. « La Vie appartient au vivant ; et celui qui vit doit être prêt aux vicissitudes. » La circonstance discutable chez Novalis est peut-être sa trop grande rapidité à faire une seconde cour : faute ou malheur qui doit être d'autant plus regretté que ce mariage aussi devait rester à l'état de projet et que Novalis ne devait en avoir que l'avant-goût.



Julie von Charpentier (1776-1811)

[À suivre]

NOVALIS ET LE SYMBOLISME FRANÇAIS

Dans l'avant-propos de sa thèse sur Novalis M. Spenlé, voulant indiquer dans quel sens s'orientent ses recherches sur le romantisme allemand, nomme Novalis « la clef du romantisme », reprenant pour son compte une assertion du critique Arnold Ruge : « Son âme recelait en une formule essentielle et concentrée, sous forme d'intuition artistique et d'émotion lyrique, toutes les aspirations qui, de son temps et longtemps après lui, ont agité la conscience allemande dans ses profondeurs, et partout il a touché droit au cœur de notre génération ».

Parti de la conception anthropocentrique du monde, Novalis ne tarda pas à reconnaître que le caractère strictement rationnel de la « Wissenschaftslehre » de Fichte ne pouvait satisfaire pleinement ses disciples, préoccupés avant tout de tirer du moi fichtéen une esthétique nouvelle.

Ce qui fait la profonde originalité de Novalis, c'est d'avoir élargi en « Gemüth » le Moi fichtéen, fait de raison pure et de vouloir intelligible ; d'avoir substitué à l'idéalisme moral du maître l'idéalisme magique, source de poésie et d'émotion artistique. D'après Novalis nous ne pouvons comprendre le monde que par l'intuition de notre être intime ; et si nous pénétrons au profond de nous-mêmes, c'est une âme obscure, indéfinissable, mystérieuse que nous trouvons. Novalis sentait obscurément la profondeur du génie poétique ; au-delà de la distinction que crée l'analyse, il voulait chercher l'Unité ; plus loin que les phénomènes de surface, la couche profonde de la vie intérieure.

Ainsi l'élément régénérateur et vivifiant de la philosophie de Novalis réside en la conclusion à laquelle aboutit sa spéculation :

Le monde est un mirage perpétuel : des essences éternelles s'y réfléchissent sans doute, mais leurs images mobiles se confondent, se brouillent et disparaissent. Il ne reste à l'homme que le choix entre deux espèces d'illusions. Ou bien il affirme en prenant pour seuls informateurs ses sens corporels, la réalité absolue de ce monde changeant, inconsistant, illusoire. Ou bien il affirme par la Foi la réalité d'un monde invisible et idéal : mais c'est un idéal en lui-même irréprésentable, une Vérité informulable, une Essence à qui manque la manifestation directe et adéquate de sa perfection.

La pensée planerait ainsi, éternellement suspendue entre les deux grandes Illusions, le monde visible et l'univers invisible, si l'homme ne découvrait en lui-même une imagination créatrice qui l'élève au rang de démiurge. Cette illusion éminemment positive et productrice, c'est l'art.

L'art se proclame, en vertu de la toute-puissance du démiurge humain, la réalité absolue et la moralité parfaite.

Or, si l'homme a le pouvoir de créer un univers par la seule force de son imagination, si d'un autre côté rien n'existe qui ne soit un produit de son imagination, l'art devient en somme un beau mensonge transcendantal, de même que la Vie – selon l'expression de Novalis – se réduit à n'être plus qu'une « *schöne genialische Täuschung* ». Puisque l'univers n'est qu'une vaine apparence, puisqu'il n'y a de réalité que le Moi de l'artiste, il peut à son gré établir et annuler l'univers. Se tenant, avec une génialité divine, au-dessus de ses créations qu'il ne prend pas au sérieux, il peut, d'après l'expression de Schlegel, se permettre le luxe de la « *selbstbewusste Vereitelung des Objektiven, die göttliche Frechheit des Urteilens und Absprechens, ohne sich mit der Sache einzulassen* ». Cette « *Geistesfreiheit* », qu'on nomme ironie romantique, qui joue un rôle important dans les *Märchendichtungen* de Tieck, de Brentano et d'Hoffmann, forme avec l'imagination créatrice la clef de voûte du romantisme allemand.

Que certains poètes romantiques, à défaut d'imagination plastique et de pondération artistique, aient durement expié leur généreuse folie de vouloir embrasser tout l'univers, voilà ce qu'on ne saurait contester. Ainsi Novalis, voulant dépasser Goethe dans son roman inachevé d'Henri d'Ofterdingen, qui devait être une apothéose de la poésie, éprouva à ses dépens qu'il y a des bornes que l'esprit de la poésie ne saurait franchir impunément, et qu'il n'est pas d'ambition plus vaine « *alle Zeitalter, Stände, Gewerbe, Wissenschaften und Verhältnisse durchschreitend, die Welt zu erobern* ».

Toujours les Icares payeront à la terre la rançon de leurs utopies et de leurs rêves. Seulement, ce sur quoi nous voudrions particulièrement insister, c'est que l'âme de Novalis, si féconde en émotion lyrique, grâce à son penchant à l'occulte, grâce surtout à je ne sais quelle aptitude à pénétrer dans la nuit mystique (« *die Geisterwelt* ») et à entrer en communion avec l'âme de monde, était bien faite pour traduire les aspirations de son époque.

Son âme était un foyer ardent où tous les rayons, toutes les lueurs qui éclairent par moments l'obscur conscience du monde viennent converger comme en un centre unique.

Après le rationalisme aride de l'« *Aufklärung* » Novalis est bien le premier à découvrir le sens de la véritable Poésie que, dans ses fragments philosophiques il devait caractériser en ces termes : « *Der Sinn für Poesie hat viel mit dem Sinn für Mysticismus gemein ; er ist der Sinn für das Eigentümliche, Personelle, Unbekannte, Geheimniszvolle, zu offenbarende, das Nothwendigzufällige. Er*

Stellt das Undarstellbare dar ; er sieht das Unsichtbare, fühlt das Unfühlbare. »

C'est encore cet individualisme cosmique qui sera une source de rénovation pour la poésie symboliste et qui fait de Novalis un véritable précurseur, un ancêtre du Symbolisme. Cette force créatrice et démiurgique qui réside au fond de la conscience humaine, Novalis en fait jaillir les eaux vives grâce à la baguette magique de son idéalisme.

Nous sommes portés à croire que si le jeune Hardenberg eût vécu, il se serait tout entier donné à la poésie. Sa carrière trop courte ne lui a pas permis de réaliser cette poésie de l'infini qu'il rêvait et dont nous trouvons l'intuition géniale dans les *Hymnes à la Nuit* et les *Hymnes spirituelles*. Ces méditations, où un ardent désir de vivre s'allie à un mystique appétit de la mort, où la nostalgie de la Vie éternelle s'exprime par des accents si pathétiques, resteront toujours comme le commentaire vivant de ces vers de Goethe :

Wär nicht das Auge sonnenhaft,
Die Sonne würd es nicht erblicken.
Wär nicht in uns des Gottes eigne Kraft,
Wie könnt uns Göttliches entzücken.

A regarder d'un peu plus près ce que Novalis entend par « der Sinn für Poesie » on ne peut s'empêcher de trouver qu'il place l'objet de la poésie bien haut. En effet, n'est-ce pas une sorte de gageure que de vouloir rendre visible l'invisible, représenter l'irreprésentable, exprimer l'inexprimable ? La réponse à cette question, nous la trouverons dans les *Disciples à Saïs* ; c'est à ces fragments philosophiques que nous empruntons le concept de « l'Einführung », principe esthétique fécond entre tous, puisqu'il forme la base même du Symbolisme. Toute la doctrine esthétique du romantisme allemand repose sur un emploi à rebours de nos sens, sur ce que Maine de Biran⁸ nomme « l'ordre inverse ». Grâce à l'impulsion spontanée de son imagination l'artiste ne coordonne pas *a posteriori* les impressions directes des sens extérieurs en un tableau représentatif : poésie, peinture, sculpture ; au contraire ce tableau imaginaire est donné *a priori*, est antérieur aux objets qui doivent s'y adapter.

Ainsi l'artiste produit des idées ou des images sans sollicitation extérieure : il « efflue » en dehors de lui-même. Par l'intuition il s'identifie à la chose qu'il veut rendre, il la vit, il ne fait qu'un avec

⁸ Maine de Biran, *La décomposition de la pensée, Œuvres philosophiques*, tome II, p. 275 - 276.

elle, il la possède du dedans. Poète, il ne décrira pas la forêt en analysant, en décomposant ses aspects et ses formes multiples ; peintre, il ne prend pas ses tableaux dans le monde extérieur. Dans l'un et l'autre cas, qu'il se serve du langage des sons ou de celui des couleurs, l'artiste s'efforce de prendre une vision centrale des choses, à en avoir l'intuition plutôt que d'en faire l'analyse. Dans l'un et l'autre cas, poète symboliste ou peintre impressionniste, il évoquera l'idée de la forêt par un rêve intérieur qu'il fera passer en nous, grâce à une série de suggestions successives et approximatives⁹. Voilà ce que Novalis veut dire quand il affirme « Die Poesie löst fremdes Dasein im eignen auf ». Ce mimétisme spirituel est le secret du véritable artiste, car « der Künstler macht sich zu allem was er sieht und sein will. »

Et à propos de ce panthéisme immanent qui permet au poète de s'identifier à la forêt, de la vivre en quelque sorte, de la sentir, de se mêler à son souffle, n'y aurait-il pas tout d'abord un rapprochement curieux à faire entre tel passage des *Disciples à Saïs*, où Novalis dit que nul ne comprendra la nature qui, par le moyen de la sensation, ne se mêle à tous les êtres de la nature et ne s'éprouve en eux (« sich gleichsam aller in sie hineinfühlt ») –, et telle lettre de Maurice de Guérin qui nous livre le secret du panthéisme qui court à travers le *Centaure* comme la sève se répand dans les moindres fibres de l'arbre : « Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité. Que serait-ce de moi ? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose, comme cela ». (*Journal* : Lettre du 25 avril 1833).

Et le peintre impressionniste, pour qui, selon l'expression tant de fois citée d'Amiel¹⁰, un paysage est un état d'âme, se doute-t-il que cette idée se trouve déjà chez Novalis ? « Le paysage somptueux, dit Henri d'Ofterdingen, est pour moi comme une rêverie intérieure (wie eine innere Fantasie) ».

[À suivre]

⁹ « Ainsi l'art vise à *imprimer* en nous des sentiments plutôt qu'à les *exprimer* ; il nous les suggère, et se passe volontiers de l'imitation de la nature quand il trouve des moyens plus efficaces ». Bergson, *Données immédiates de la Conscience*, p. 12.

¹⁰ « Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous les deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail ». Amiel, *Fragments d'un Journal intime*, 31 oct. 1852, tome I, p. 61.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Document biographique

- Friedrich Schlegel, Lettre à Novalis du 7 avril 1797.

Documents littéraires et témoignages

- Novalis, *Hymnes à la nuit, I, III & IV*, traduction par Maurice Pujo, *La Revue jeune*, août 1892.
- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Sybrandi Braak, « Novalis et le Symbolisme français », *Neophilologus*, VII, 1922

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2014